



Reportage (1/4)

- Des Belges, souvent jeunes, sont partis à San Francisco et dans la Silicon Valley pour créer leur start-up.
- Qui sont-ils ? Pourquoi ont-ils quitté la Belgique ? Quels ont été les obstacles à surmonter ?
- Nous avons été à leur rencontre.

À savoir

- Lundi 20/11. Pourquoi ont-ils opté pour la Silicon Valley ?
- Mardi 21/11. Quelles ont été les principales difficultés à surmonter ?
- Mercredi 22/11. Et si c'était à refaire ?



Portraits et interviews

Découvrez aussi, sur le site Internet de "La Libre", des portraits et des interviews d'entrepreneurs belges installés dans la Silicon Valley.

Ces Belges partis à l'assaut de la Silicon Valley

Reportage Pierre-François Lovens à San Francisco

Quinze jours à San Francisco et dans la Silicon Valley. Pour découvrir, sentir et mieux comprendre ce qui fait, de cette ville emblématique du nord de la Californie et de la "vallée du silicium" (qui s'étend jusqu'à San José, au sud), un lieu si particulier pour entreprendre (*). Mais, surtout, aller à la rencontre de ces "belgian entrepreneurs" qui, un jour, ont fait le choix de partir à l'assaut de la Silicon Valley.

En ce début d'automne, la baie de San Francisco est resplendissante. La douceur et les couleurs sont celles d'un été indien de rêve. Depuis le hublot de l'avion qui s'apprête à se poser sur le tarmac du San Francisco International Airport, nous apercevons au loin, furtivement, ce qui ressemble à une soucoupe volante au design épuré. C'est l'Apple Park, le nouveau campus futuriste du "groupe à la pomme" de Cupertino, l'un des cœurs historiques de la Silicon Valley (avec Palo Alto, Menlo Park ou encore Mountain View). Quelques jours avant notre arrivée, Tim Cook y a dévoilé les nouveaux iPhone 8 et X dans un "Steve Jobs Theater" flambant neuf.

A l'ombre des Gafa

Nous n'irons toutefois pas chez Apple. Ni chez Google, Facebook ou Amazon, même si des Belges, ingénieurs ou développeurs, y travaillent. Non, ceux que nous sommes venus rencontrer vivent à l'ombre des "Gafa", ces géants de l'Internet aussi fascinants. Les start-up "tech" de ces Belges partis à la conquête de la plus célèbre des vallées technologiques ne font pas les grands titres des médias. Pas encore, en tout cas. Ils sont de nationalité belge, entrepreneurs, jeunes pour la plupart, talentueux et obstinés à réussir. Ils s'appellent Davy Kestens, Julien Penders, Fabrice Henrion, Thomas Querton, Alexandre Wayenberg ou encore Guillaume de Dorlodot, pour n'en citer que quelques-uns (voir en page 34). Très peu de femmes, c'est le moins qu'on puisse dire... Même au sein de la petite communauté des "techies" belges, la Silicon Valley reste un lieu très masculin et très blanc.

Combien sont-ils, ces "belgian entrepreneurs" du secteur technologique ? Posée à nos différents interlo-

uteurs (entrepreneurs, investisseurs, professeurs, représentants d'agences de commerce extérieur, employés de sociétés américaines...), la question nous a valu des réponses très évasives. Vingt ? Trente ? Quarante au grand maximum.

Durant nos deux semaines de reportage, nous avons été à la rencontre d'une bonne quinzaine d'entre eux. Avec, à chaque fois, les mêmes questions. Pourquoi avoir quitté la Belgique pour San Francisco et sa Vallée ? Ont-ils rencontré des obstacles pour s'y installer et lancer leur business ? Qu'est-ce qui fait la magie de cet écosystème, souvent imité à travers le monde mais jamais égalé en termes de résultats ? Est-il encore indispensable de s'exiler à 9 000 kilomètres pour espérer faire décoller sa start-up alors qu'en Belgique, des écosystèmes sont en train de sortir de terre ? L'exil californien en vaut-il vraiment la peine ? Et si c'était à refaire... ?

La bulle des start-up "tech"

Quelques jours avant de prendre notre envol pour la Silicon Valley, nous avions croisé, à Bruxelles, Jeremy Le Van. Ce Belge de 33 ans a étudié le design et travaillé à San Francisco de 2007 à 2011, avant de migrer vers New York suite au rachat de sa start-up Sunrise par Microsoft pour 100 millions de dollars ! Jeremy Le Van nous expliquait combien il avait "énormément appris" et "puisé une incroyable énergie" de ses quatre années sous le soleil de San Francisco. Vincent Battaglia, un autre Belge qui a travaillé dans la Vallée (notamment chez Storify, start-up co-fondée par Xavier Damman), ne dit pas autre chose. "J'y ai appris beaucoup de choses, et beaucoup plus rapidement que si j'étais resté en Belgique", nous confiait-il récemment depuis Barcelone, où il a co-fondé une nouvelle start-up, Ludus, avec trois associés basés en Belgique. Mais Jeremy Le Van, comme Vincent Battaglia ou Xavier Damman ont fini, pour des raisons professionnelles ou privées, par quitter

La culture "tech" est partout. On respire et on mange "tech".

ce que le second qualifie de "bulle mono-culturelle". Cette bulle, il ne faut pas longtemps pour la découvrir à San Francisco. La culture tech est partout. Entre le moment où, après votre breakfast, vous commandez un "Uber" pour vous rendre à SoMa, Downtown ou Palo Alto, et le retour en soirée à votre logement, on respire et on mange tech tout au long de la journée ! Si ce n'était les nombreux touristes agglutinés à l'angle

de Market et Powell Street pour tenter d'embarquer dans un "Cable Car" ou, bien plus confrontant, les centaines de "homeless" errant dans le quartier de Tenderloin, on pourrait vivre en ne côtoyant que des "techies" et des "geeks". "Beaucoup d'Européens se sentent submergés par cette culture tech", concède Michaël Villar, développeur belge de 29 ans qui a rejoint Stripe, l'une des plus belles réussites de ces dernières années, en 2013. Mais moi j'adore ça ! Pour d'autres, ça devient vite stressant et même assez saoulant."

Comme une centrifugeuse

Cette bulle est d'autant plus prégnante que, ces dernières années, développeurs, designers ou ingénieurs, à savoir tous ces "jeunes talents" que le secteur technologique s'arrache à prix d'or, préfèrent s'installer dans la ville de San Francisco et non plus dans une Silicon Valley jugée bien trop calme. Un quartier comme Mission, jadis populaire, s'est considérablement "gentrifié" avec l'arrivée de nombreux jeunes employés par les stars de la Silicon Valley, ce qui a fait bondir les prix de l'immobilier et rendu l'accès au logement de plus en plus inaccessible pour toute une frange de la population locale. En semaine, des files se forment, chaque matin, sur certains trottoirs de Mission. Ce sont les employés de Google, Facebook ou Apple qui attendent sagement leur navette connectée pour se rendre dans la Vallée.

La vie aisée de ces employés n'est toutefois pas forcément celle des entrepreneurs. S'ils veulent réussir, ces derniers doivent posséder au moins deux qualités : bosser énormément et toujours y croire (surtout dans les moments les plus stressants ou les plus noirs). "San Francisco et la Silicon Valley agissent comme une centrifugeuse, résume Baudouin de Hemptinne, ancien cadre du groupe IBA qui, en 2013, a pris la tête du bureau de l'Agence wallonne au commerce extérieur et à l'investissement (Awex) de San Francisco. Tout va très vite, il faut toujours être au top. Celui qui ne suit plus le rythme, est éjecté de l'écosystème."

→ (*) En 1971, le journaliste américain Don Hoefler, constatant la forte concentration d'entreprises de semi-conducteurs dans la vallée de Santa Clara, employa pour la première fois l'expression de "Silicon Valley". Le silicium est le matériau de base des puces électroniques.

Lire la suite de notre reportage en page 34

TÉMOINS



D.R. **Julien Penders**
32 ans, co-fondateur et COO de Bloomlife ("consumer health")



D.R. **Davy Kestens**
29 ans, fondateur et CEO de Sparkcentral (gestion de clientèle en ligne)



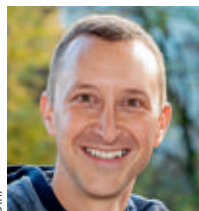
D.R. **Fabrice Henrion**
39 ans, directeur Amériques d'Odoo (logiciels pour PME)



D.R. **Tom Pennings**
40 ans, co-fondateur et CEO de Onsophic (formation en ligne)



D.R. **Tanguy Peers**
47 ans, co-fondateur et CEO de Pawshake (gardiennage d'animaux)



D.R. **Guillaume de Walque**
42 ans, fondateur et CEO de GDW Strategies (marketing digital)



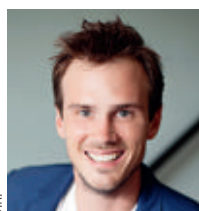
D.R. **Thomas Querton**
24 ans, co-fondateur et CEO d'Atlas (application "sociétale")



D.R. **Alexandre Wayenberg**
35 ans, fondateur et CEO de Shape (hardware)



D.R. **Anne DeGheest**
Fondatrice et directrice de HealthTech Capital (fonds d'investissement)



D.R. **Guillaume de Dorlodot**
35 ans, fondateur et CEO de Startup Basecamp (co-living et co-working)



D.R. **Samuel et Michaël Devyver**
35 et 32 ans, co-fondateurs de Upcall ("call center" en ligne)



D.R. **Hans Danneels**
34 ans, co-fondateur et CEO de Byteflies (objet connecté e-santé)



P.-F. LOVENS Dans le quartier de Mission, un sans-abri comme on en croise de plus en plus à San Francisco.

“Cela devient impossible de vivre à San Francisco. Ecrivez-le !”

San Francisco fait partie des villes dont on tombe amoureux au premier coup d'œil. On s'y sent bien, d'emblée. Il suffit de grimper sur Telegraph Hill ou de s'installer sur un banc de Dolores Park, dans le quartier Mission, pour embrasser cette “City by the Bay” fascinante. Il faut parcourir (à vélo !) les 2 737 mètres du Golden Gate Bridge, flâner le long de l'embarcadère à la tombée du jour ou se hisser sur le marchepied du “cable car”. C'est beau, tout simplement.

Mais là-bas, plus qu'ailleurs sans doute, il faut pouvoir “expérimenter” la ville si l'on veut en découvrir toutes les facettes. Car si “SF” fascine, elle peut aussi bousculer, déranger, parfois choquer. Car, à moins de fermer les yeux, l'envers du décor de la “capitale mondiale de l'innovation technologique” n'est pas toujours reluisant.

Un sac de couchage dans le coffre

“Pourquoi viennent-ils tous ici?”, nous lance Army Marshall, ‘driver’ pour le compte d'Uber et de son concurrent Lyft, quand on lui explique la raison de notre présence dans la Silicon Valley. Tous ces fonds d'investissement et toutes ces start-up ont envahi la ville ! Vous n'imaginez même pas l'impact que ça provoque sur nous. Cela devient impossible de vivre à San Francisco. Ecrivez-le !”

Army, la cinquantaine, a fait des études supérieures. Aujourd'hui, elle s'occupe de sa maman, souffrante. Des personnes comme elle, on en a croisé beaucoup lors de nos va-et-vient dans San Francisco et la Silicon Valley. Le plus souvent, elles ont été contraintes de quitter “SF” pour des villes moins onéreuses. Mais ils y reviennent malgré tout comme chauffeurs

occasionnels afin d'arrondir leurs fins de mois. Certains rangent même un sac de couchage dans le coffre de leur voiture pour dormir quelques heures, sur un parking, avant de redémarrer.

San Francisco est devenue la ville la plus chère des Etats-Unis. Cela crée inévitablement des distorsions entre quartiers et classes sociales. L'accès à l'éducation, au logement, aux soins de santé ou, tout simplement, aux loisirs est devenu un luxe impayable pour de plus en plus de monde.

San Francisco est devenu la ville la plus chère des Etats-Unis.

Mais San Francisco et sa Vallée avancent à vive allure, sans trop se préoccuper des “working poors” et des “homeless” (dont beaucoup sont toxicomanes ou schizophrènes). Les entrepreneurs comme les employés de la “tech” n'ont pas le temps de se retourner. Ils bossent, avec l'espoir de réussir. “Je ne regrette vraiment pas d'être venu ici, nous dit Samuel Devyver, un Bruxellois de 35 ans qui a fondé, avec son frère Michaël, la start-up Upcall. Mais c'est dur, on en prend plein la figure. Beaucoup de nos amis pensent qu'on vit relax sous le soleil de Californie ! Pour l'instant, en tout cas, c'est plutôt de la survie.” Avant d'ajouter, sous le regard de son frangin : “Tant que notre société ne vaudra pas 100 millions de dollars, on n'abandonnera pas !”

P.-F.L., à San Francisco

Fonds pour le journalisme